Le ballon de guerre des Anglais dans l'Afrique australe.

GUILLAUME II

—EN—

Angleterre.

Les déplacements de l'empereur d'Allemagne sont devenus une des préoccupations les plus vives de l'univers civilisé. Guillaume II est un touriste infatigable : mais il tient à ce que ses voyages soient des actes et à ce que la politique internationale et la diplomatie ressentent le contre coup de ses excursions. Cook organise parfois ces tournées; mais c'est Bismarck ou Richelieu qui en trace l'itinéraire et qui en fixe les étapes.

Il y a un an, Guillaume II avait jugé le moment venu de réaliser un rêve de sa jeunesse romantique et d'aller faire un pèlerinage en Terre sainte. Du même coup, il alla rendre visite au sultan Abdul Hamid, célébrer les victoires remportées sur la Grèce, sceller son amitié avec le commandeur des croyants et sut obtenir pour ses nationaux quelques concessions en Asie-Mineure. Il n'est pas jusqu'à ses croisières annuelles dans les parages du cap Nord qui ne servent à ses desseins politiques et où il ne comble de prévenances la marine française.

Cette fois-ci, il était question d'une rapide pointe en Angleterre. La reine Victoria est la grand-mère de l'empereur d'Allemagne. Il a déjà daigné à plusieurs reprises honorer de sa présence la rade de Cowes en cette grande semaine où des yachts se disputaient le prix de la vitesse et où, par parenthèse, avec moins de réclame, ces voiliers font d'ordinaire meilleure besogne que le *Shamrock* tant vanté dans cette suite d'épreuves qui viennent d'aboutir à un piteux accident après d'innombrables faux départs.

Pendant quelque temps, le *Royal Squadron club* dut se passer de l'impériale présence. C'était après l'attentat Jameson, et le fameux télégramme de sympathie au président Krüger et au Transvaal avait laissé d'inapaisables ressentiments au cœur des patriotes anglais. Aussi s'est-on demandé avec quelque anxiété si les circonstances, cette année, se prêteraient davantage à une visite de Guillaume II.

La guerre a éclaté entre l'empire britannique et la République sud-africaine. S'il en fallait juger par le ton de la presse allemande, même officieuse, le sentiment national en Allemagne serait singulièrement contraire à l'Angleterre. Le bruit circula que le voyage n'aurait pas lieu et l'on tira de cette annonce toute espèce de conséquences au sujet de l'attitude éventuelle du gouvernement impérial.

Aujourd'hui l'on affirme qu'il n'a jamais été question de manquer au rendez-vous pris et que l'empereur se fait un plaisir d'aller saluer son aïeule et prendre contact, comme aux jours de sa célèbre visite chez lord Lonsdale, avec les membres de la haute aristocratie britannique. Même des informateurs ajoutent que le duc de Cumberland se trouvera en même temps que Guillaume II à la cour de Saint-James et que la reine Victoria profitera de cette occasion unique pour réconcilier son petit-fils avec le représentant de la maison de Hanovre.

Il y a quelque temps déjà que le duc de Cumberland battait froid à ses cousins d'Angleterre. Le roi légitime de Hanovre n'avait jamais pardonné à la reine d'avoir fait mettre après la mort de son père, dans la chapelle de Saint-George, à Windsor, parmi les écussons des chevaliers de la Jarretière décédés, une inscription qui constituait un désaveu posthume des prétentions du vieux roi détrôné de 1866 et une reconnaissance indirecte de l'usurpation prussienne.

Depuis lors de hautes influences se sont entremises, à plusieurs reprises pour procurer une réconciliation entre deux dynasties que leurs alliances unissent à la plupart des maisons souveraines d'Europe. L'attitude intransigeante de la Prusse dans l'affaire du duché de Brunswick a frustré ses efforts bien intentionnés. A suppsoer même que le roi de droit du Hanovre eût consenti à abdiquer pour assurer à son fils aîné la succession du patrimoine de ses pères, sous la forme modeste du duché de Brunswick, l'âpreté des Hohenzollern à refuser aux Guelfes jusqu'à cette fiche de consolation n'avait pu que confirmer le duc de Cumberland dans sa légimité intraitable.

S'il est vrai que le voyage de Guillaume II coïncide avec la présence de ce prince dépossédé, il sera intéressant de noter les résultats de cette rencontre. Il est évident que la cour d'Angleterre ne pourra songer à tenter cette médiation que si la guerre du Transvaal a totalement cessé d'offrir un sujet de discorde entre les deux gouvernements. En d'autres termes, il faudrait voir dans la visite de Guillaume II une preuve irrécusable et l'établissement d'un accord à l'endroit des affaires de l'Afrique australe.

Ce n'est pas la première fois que le bruit d'un tel arrangement est mis en circulation. On parle depuis longtemps de négociations engagées dans lesquelles le Portugal jouerait, lui aussi, un rôle et qui tendraient à instituer un système de compensations. Le public n'a point encore été mis au courant du résultat de ces pourparlers. Force nous est de revenir à des inductions conjecturales.

A ce point de vue il n'est peut-être pas hors de propos d'attirer l'attention sur le très curieux regain d'intérêt pour la question de Samoa. Il fut un moment, il y a quelques mois, où les événement de cet archipel créèrent dans la presse Allemande une agitation passionnée. Au cours des opérations de la commission mixte qui fut expédiée sur les lieu pour établir un *modus vivendi*, rien ne fut plus significatif que le contraste entre les ménagements dont on fit preuve pour les susceptibilités des Etats-Unis et la partialité avec laquelle on fit flèche de tout bois contre l'Angleterre.

Aujourd'hui, changement à vue. Le ministre des affaires étrangères, le comte de Bülow, a saisi le Conseil colonial de la question. Il a demandé à ces experts quel était leur sentiment sur la meilleure solution ; s'il valait mieux s'efforcer d'obtenir en pleine propriété l'île d'Upolu en cédant les droits de l'Allemagne sur le reste de l'archipel ou renoncer en bloc, moyennant compensation à tout *condominium* et toute souveraineté particulière, sur tout ou partie des Samoa.

Nous ne savons à quel parti s'arrêtera éventuellement le gouvernement impérial. A nos yeux l'essentiel, c'est qu'il ait posé la question, c'est qu'il soit entré dans la voie d'un arrangement amiable. Peut-être faut-il voir là le résultat de l'expérience, et des hommes pratiques et sensés ont-ils constaté qu'il était impossible à la longue de maintenir entre les trois puissances un équilibre artificiel.

En tout cas, il est permis de douter que M. de Bülow eût engagé une telle discussion s'il avait visé par dessus tout à créer des embarras à l'Angleterre et à profiter contre elle dans le Pacifique de la besogne qu'elle s'est mise sur les bras dans l'Afrique australe. De même que le voyage de l'empereur, c'est un signe des dispositions nouvelles qui prévalent à Berlin en faveur d'une entente cordiale avec l'Angleterre.

Le Président McKinley à Richmond.

Presse Associée.

Washington, 31 octobre—Le Président McKinley est parti, ce matin, à 8 heures, pour se rendre à Richmond, Vie., où il va assister au lancement du Shubrick.

Le Président était accompagné du secrétaire d'Etat Hay, du secrétaire Gage et sa femme, du secrétaire Root, du secrétaire Long, du secrétaire Hitchcock et ses deux filles, du secrétaire Wilson et Miss Wilson, du secrétaire du président Porter et Mme Porter, de l'assistant-secrétaire Geo. Cortelyou, de M. Foster, sténographe, du général Fitzhugh Lee et sa femme. Il y avait aussi dans le train M. Ch. A. Moore, de Brooklyn et M. Henry Scott, de San Francisco.

Le temps étant très mauvais, Mme McKinley n'a pas accompagné le président.

LES PALINODIES.

AU TOUR DE MR. JONAS.

Nous assistons, depuis le commencement de la campagne, surtout depuis une quinzaine de jours, à de singuliers spectacles. Nous voyons des personnages que l'on considérait comme des hommes sérieux et ayant quelque tenue dans les idées, tourner à tous les vents, comme de véritables girouettes, et changer d'opinion du jour au lendemain, avec le même sans façon et le même aplomb qu'un comédien changeant chaque soir de rôle et chantant par métier la palinodie. Tout récemment, M. Buck ne jouait-il pas une jolie scène de ce genre, au grand ébahissement de la galerie, qui se demandait naïvement ce que cela voulait dire. Aujourd'hui, c'est le tour de M. Jonas. C'était un bon démocrate, ou soi-disant tel. La tenue dans les idées dont il faisait preuve, lui avait même provoqué chez certains organes du jacksonisme, des critiques assez acerbes et des quolibets peu respectueux. Le voici qui, lui aussi, fait platement volte-face et exécute le saut périlleux.

Pourquoi ? Quelle peut-être la raison de cette nouvelle palinodie ? On ne nous fera pas croire que c'est à cause de l'entrée dans l'arène de quelques chefs de parti. Ces chefs de parti étaient déjà en activité et jadis M. Jonas fraternisait cordialement avec eux, comme M. Buck, du reste, quelque temps auparavant.

Peut-il nous dire ce qu'il y a de changé ? Ne sont-ce pas les mêmes individus qu'auparavant, exposant les mêmes doctrines qu'il approuvait et combattant le même combat ?

Il y a là-dessous un petit mystère qu'il serait bon d'éclaircir, mais c'est précisément ce que ne veulent pas MM. Buck et Jonas. Puisqu'ils ne veulent pas parler, nous parlerons pour eux et nous leur dirons clairement et nettement leur fait. Savez-vous pourquoi vous vous êtes faits Jacksoniens ? Le voici en deux mots : C'est parceque, à la tête du Jacksonisme dont, du reste, vous vous souciez comme un poisson d'une pomme, il y a un homme que vous espérez mener à votre guise; parce que le candidat Jacksonien à la mairie est un homme sans fermeté d'âme comme sans caractère ; parce qu'avec lui on peut tenter et faire à peu près tout ce que l'on veut ; parce que c'est l'homme des indecisions et des compromis, se tenant toujours sur la "Fence" comme on dit en anglais, penchant tantôt à droite, tantôt à gauche, et qu'avec des esprits de cette espèce, il y a toujours quelque chose à frire, quelqu'épingle à tirer du jeu.

Quant à votre Jacksonisme, allons donc! c'est une farce indigne. Vous ne tenez pas plus au Jacksonisme auquel vous vous cramponnez désespérément qu'au parti démocrate que vous trahissez. Vous êtes prêts à jeter pardessus bord toute la bande jacksonienne, pourvu qu'on vous laisse votre Flower qui vous est si cher, parce que vous savez qu'il se pliera à toutes vos volontés, à tous vos caprices.

Voilà la vérité. Il est bon que la population sache ce qu'il y a au fond de votre sac.

Voici, en deux mots, la situation : Deux hommes sont en présence—l'un, mou, flasque, indécis, un esprit de girouette, un caractère de caoutchouc ; l'autre, un esprit ferme, sachant ce qu'il veut et bien décidé à ne pas se laisser mener en laisse. Le choix que vous faites du premier donne une triste idée de votre valeur morale.

Le Jeu des Jacksoniens.

Il est très heureux pour le jacksonisme que la campagne touche à son terme, car chaque jour il se découvre un nouveau défaut à sa cuirasse.

La dernière trahison des *jacks* est le *lâchage* de leur candidat Kittridge.

On sait que les Jacksoniens et les citoyens-ligueurs s'entendent comme larrons en foire. Hier, la Ligue a fait savoir au secrétaire d'Etat qu'elle n'avait pas de candidat aux fonctions d'avocat de district.

Quand Kittridge a appris cela, il s'est montré fort mécontent et a compris de suite que son parti le *lâchait*.

Il est évident que l'opposition faite au parti démocrate n'a d'autre but que de faire triompher la candidature de M. Flower; tous les autres candidats Jacksoniens peuvent aller au diable.

Cette fausse manœuvre fait coup double ; elle active le zèle des démocrates et ralentit celui des Jacks.

Cette campagne aura été notable par bien des côtés ; elle aura été féconde en désertions, en trahisons, en bassesses, en calomnies, en mensonges ; et les lanceurs de boue en seront quittes pour s'être sali les mains sans avoir atteint ceux qu'ils visaient.

Elle nous remet en mémoire cette pensée peu flatteuse pour le genre humain : plus je connais les hommes et plus j'aime les bêtes.

LA TOUSSAINT.

Il y a peut-être, dans le calendrier chrétien, une ou deux fêtes que nous célébrons plus joyeusement et plus grandiosement que la Toussaint, parce que les faits merveilleux qu'elles commémorent sont le fondement même de toute notre religion comme de toute notre civilisation. Telles, la Naissance du Christ, prodige de commisération divine pour l'humanité, et Sa Résurrection, prodige de toute-puissance sur la nature. Mais ces deux fêtes nous vont plus à l'esprit qu'au cœur.

C'est le glorieux privilège de la fête des Saints de nous remuer, avant tout, le cœur, parce qu'elle est tout entière faite de reconnaissance, d'amour et de charité; parce qu'elle unit dans un immense et divin embrassement les trois cités des saints, des vivants et des morts ; parce qu'elle fait entendre, dans un même concert, les voix des trois Eglises triomphante, militante et souffrante. Jamais plus sublime inspiration n'a jailli du cerveau humain !

Et ce qu'il y a de plus glorieux pour nous dans cette célébration, c'est que c'est nous, les vivants, les militants, qui avons à y jouer le rôle le plus beau, le plus tendre, le plus touchant. Nous devenons devant Dieu et devant ses élus les protecteurs de ceux qui souffrent encore dans l'autre monde, et les soutiens des faibles, des déshérités de cette terre.

Rien de saisissant, rien qui nous relève à nos propres yeux, comme ces longues processions d'hommes et de femmes, de vieillards et d'enfants, de riches et de pauvres, se dirigeant silencieusement au sortir des temples qui viennent de retentir de chants de victoire, vers les cités de la mort, pour y jeter, d'une main, quelques fleurs sur la tombe de ceux qui nous ont été chers, et, de l'autre, verser notre aumône dans l'escarcelle de l'orphelin.

Dans ce jour que nous nous permettons de considérer comme le plus beau, le plus glorieux, parce qu'il est le plus touchant et que tout y respire l'amour, la compassion, la charité, n'oublions pas ceux qui souffrent, ceux qui pleurent.

Donnons à pleines mains, donnons sans compter; donnons pour l'amour de Dieu qui nous en récompensera ; donnons pour l'amour de ceux qui ne sont plus et qui nous béniront ; donnons pour l'amour de nos frères que nous encouragerons dans la pratique de la bienfaisance.

Il y a des spéculations qui sont condamnables, il y en a que l'honnêteté la plus rigide ne peut qu'approuver. Il n'y en a pas qui soient aussi heureuses et d'un meilleur rapport que celle de la charité. L'aumône, quoi qu'on en dise, est encore le plus fructueux de tous les placements.

AU SUJET

—DE—

L'EXPOSITION DE 1900.

Nous extrayons d'une lettre particulière qu'un ami a bien voulu nous communiquer, un passage qui a trait à l'Exposition universelle de 1900, et qui confirme ce que nous avons souvent dit ici, que la Fête que prépare la France depuis si longtemps sera brillante au-delà de toutes les espérances, et nous donnera une idée des ressources et de la grandeur de ce pays, «primus inter pares».

«Ne pensez pas que, comme le disent d'une manière intéressée les journaux étrangers, notre exposition de l'année prochaine soit compromise. Ces sortes de manifestations pacifiques du progrès et des arts, n'ont jamais fait fiasco chez nous, car nous pouvons le dire sans prétention exagérée, mais très fièrement: la France a toujours été et sera toujours le pays du Beau, du Grand, du Génie; malgré ses malheurs, ses ennemis sont obligés de le constater. Nous n'avons pas perdu l'espoir d'avoir le grand plaisir de vous posséder parmi nous l'année prochaine; vous viendrez la voir, notre grande exposition, vous ne voudrez pas employer ces stupides procédés de boycotage dont nous menacent bien inutilement les journalistes de votre patrie d'adoption. Je dis bien inutilement car ils y viendront tous ces farouches boycoteurs. Oui je compte bien avoir le plaisir de vous serrer la main l'année prochaine, nous espérons tous, dans la famille, que vous voudrez bien ne pas nous faire le chagrin de persévérer dans votre décision de nous priver du bonheur de votre présence pendant ces fêtes du travail; moi personnellement je serais très fier que vous voyiez mes œuvres exposées, car mon client expose et tout ce qu'il a produit en soieries depuis 5 ans est mon œuvre, il y a dans cette collection tout ce que j'ai fait de mieux dans ma carrière et quoique, certes, ce ne soit pas des chefs-d'œuvre j'en suis tout de même très fier. C'est entendu, n'est-ce pas, vous viendrez!»

Les Crédits Militaires Anglais.

Les crédits supplémentaires pour l'expédition du sud de l'Afrique demandés par le gouvernement à la Chambre des Communes s'élèvent à dix millions de livres sterling.

L'armée supplémentaire qui va être expédiée sera de 35,000 hommes.

Les dépenses occasionnées par le transport des troupes déjà envoyées ou qui seront envoyées en Afrique entrent dans les crédits ci-dessus pour une somme de 3,500,000 livres sterling.

Par suite de ces crédits supplémentaires, le total des dépenses militaires pour l'exercice 1899-1900 s'élève actuellement à 30,617,200 livres sterling.

Les troupes de la milice anglaise qui vont être appelées ont un effectif de 132,493 hommes. Elles se composent de tous les citoyens britanniques qui consentent à faire une période d'exercices d'un mois par an et reçoivent une solde, contrairement aux volontaires. Elles sont destinées à appuyer ou à relever l'armée régulière en Angleterre dans les garnisons de la Méditerranée, mais il ne peut être question de les envoyer dans l'Afrique du Sud.

L'appel des réserves qui vient d'être fait a donné un résultat satisfaisant 92 0/0 des réservistes ont répondu.

THEATRE DE L'OPERA.

Paris, le 20 octobre 1869.

M. le Rédacteur de l'«Abeille»,

Cher Monsieur,

Je comptais partir par le bateau du 21, mais au dernier moment je me suis vu forcé de retarder mon départ de huit jours, ayant encore quelques affaires à terminer avant de quitter Paris.

Je m'embarquerai donc le 28 octobre et je serai à la Nouvelle-Orléans dans la première huitaine de novembre ayant tout clos ici.

En attendant, je vous annonce l'engagement de Mle Clémens, forte chanteuse falcon.

Mlle Clémens est une grande et jolie personne, une des plus brillantes élèves de Mlle Rabany, l'inoubliable créatrice de «Manon».

Elle possède une voix des plus étendues, excellente musicienne elle rappelle par bien des points la Fœdor dont elle a le tempérament dramatique. Elle a obtenu les plus grands succès et a laissé les meilleurs souvenirs à Nantes deux saisons à Nice et en dernier lieu au théâtre Royal d'Anvers où les abonnés et habitués ont vivement regretté son départ. C'est une excellente acquisition dont vous serez des plus satisfaits.

Avec Mlle Pacary et Mlle Clémens, nous aurons deux superbes falcons, que bien des grandes villes nous envieront.

J'ai fait tous mes efforts pour que la saison du French Opera de cette année soit des plus brillantes et je crois avoir réussi.

Comme je vous l'ai dit dans ma précédente lettre, la troupe s'embarquera le 4 novembre sur le paquebot «la Gascogne».

Veuillez agréer, mon cher monsieur, l'expression de mes sentiments bien dévoués.

F. CHARLEY.

AMUSEMENTS.

THEATRE TULANE.

En outre de son talent d'acteur, qui est incontestable et que tout le monde lui reconnaît, M. Morrison en a un second qui, pour n'être pas aussi apparent que le premier, lui est au moins aussi utile et lui procure bien des succès. Il sait former une troupe et s'entourer d'artistes de valeur. C'est ce qui fait en partie la réussite de la pièce qu'il nous donne aujourd'hui.

Il y a, à côté de lui, des acteurs qui peuvent et savent lui donner la réplique, de telle sorte que le drame ne cloche jamais et qu'il n'y a jamais de trou dans les dialogues qui remplissent la pièce. Aussi "Frédéric le Grand" obtient-il un grand succès et la salle du Tulane est-elle toujours pleine, depuis dimanche.

Aujourd'hui et samedi, grande matinée.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

51 Commencé le 31 août, 1899

DETRESSE MATERNELLE.

PAR HENRI GERMAIN.

DEUXIÈME PARTIE.

VII

OBSTACLES.

Suite.

Vous devez bien penser, ce- [illegible] qu'il nous faut un cer- [illegible] la confiance des honorables personnes que vous connaissez, et vous devriez avoir aussi suffisamment de patience pour attendre, comme nous, les premiers résultats.

"Soyez bien certaine que, dès leur premier rendement, vous en serez informée et que votre part de bénéfices vous sera scrupuleusement versée.

"D'ailleurs, j'aurai très prochainement le plaisir de vous voir à ce sujet, et je vous prie de vouloir bien, jusque-là, vous montrer très réservée vis-à-vis de qui que ce soit.

"Vous comprendrez également qu'il ne m'est pas possible de m'expliquer plus clairement sur l'application de notre invention, ce serait certainement compromettre le succès final.

"Votre tout dévoué camarade,

"DUFRESNE."

Et, cette lettre à la poste, il se tranquillisa un peu, certain qu'il gagnait ainsi une huitaine de jours.

Quant à Monseigneur du Surin, il voulait, avant de lui répondre et très probablement lui fixer un rendez-vous, réfléchir longuement, posément, aux moyens de répression qu'il comptait employer vis-à-vis de l'ex-femme de Julot dit le Cabot.

D'ailleurs, à la vérité, il se sentait indécis.

De vagues souvenirs remontaient à son cerveau, touchant certaines phrases prononcées par la servante dans l'entretien secret du bord de la Marne.

Ne lui avait-elle pas donné à entendre que, peut-être, l'enfant de Mme de Presles existait réellement ?

Cet André, dont s'étaient occupées à la fois la fille du fermier et la comtesse, ces gens de Brasles qui avaient élevé l'ingénieur et dont il savait seulement les prénoms : Thérèse, Victor; enfin, les coïncidences bizarres surprises par Rosalie, à propos d'âge et de dates ?

N'y avait-il pas là une véritable piste à suivre, très délicatement, avec patience et finesse, et, dans ce cas, ne conviendrait-il pas de ménager au contraire Rosalie la Borgne, en invitant prudemment Monseigneur du Surin à disparaître ?

Certes, il y avait là une combinaison possible et qui valait qu'on y réfléchît.

S'il pouvait recueillir quelques indices complémentaires, il y aurait peut-être plus de chances de succès de ce côté, car la possibilité de pouvoir agir, à un moment donné, au grand jour, avec en tous cas, la complicité de braves gens, beaucoup moins compromettants que Monseigneur du Surin, semblait une garantie de premier ordre.

Décidément, la chose valait qu'il y pensât sérieusement avant d'opérer en sens contraire.

Ah ! si l'enquête faite à Meudon lui avait fourni le moindre résultat, mais rien de sérieux, absolument rien, sur quoi il puisse étayer une combinaison.

C'est égal, l'idée revenait, s'imposait par degrés, créatrice d'un embryon de plan qu'il allait nourrir, comme une précieuse réserve, pour le cas où l'action engagée tournerait trop mal.

Mais, bon gré, mal gré, il lui fallait attendre, d'une part comme de l'autre, au moins jusqu'à la semaine suivante, jusqu'à ce qu'il eût vu Rosalie la Borgne, et aussi qu'il pût étudier de plus près la situation présente.

Il devait se rendre un compte très exact des résultats obtenus, si infimes fussent-ils, et ne prendre une décision mûrie qu'après certitude, ou d'un échec, ou de succès définitif.

Donc, inoccupé pour le moment, il s'en alla vers le boulevard des Italiens, sans idée arrêtée, sans but, mais cependant avec le secret espoir que le hasard, ce maître puissant, qui l'avait déjà servi bien des fois, le mettrait peut-être sur la piste d'une nouvelle affaire.

Maintenant, assuré de vivre pendant quelques mois, il se sentait de taille à mener de front deux intrigues, deux combinaisons plus ou moins honnêtes, cela lui importait peu.

Nonchalemment, il s'assit au premier rang de la terrasse d'un café, commanda un café et des cigares et, après avoir allumé savamment l'un d'eux, il se renversa d'un air béat sur sa chaise, l'œil aux passants, les oreilles tendues aux conversations de ses voisins.

Il était environ neuf heures et demie du soir, le tout Paris boulevardier et noctambule commençait à sortir des restaurants voisins, plus ou moins renommés, suivant le prix élevé ou modique de leurs cartes.

Et les toilettes agaçantes des femmes, le va-et-vient des hommes affairés et bavards, la multiplicité des voitures, se rendant aux lieux de plaisirs : — théâtres, concerts ou music-halls, — enfin les clartés éblouissantes des lampes électriques que parsemaient çà et là, les rougeurs incandescentes des becs de gaz, tout cela remplissait le Fouinard d'une douce quiétude.

Son esprit somnolait, distrait et amusé, oublieux momentanément de ses préoccupations anxieuses et de sa prudence habituelle.

Il regardait souriant, heureux de les voir monter droit devant ses yeux, les spirales bleutées et fugaces de la fumée de son cigare.

Image frappante de la légèreté, du peu de consistance des impressions humaines.

Et charmé, il philosophait ainsi doucement, quand une voix trainante et veule, résonnant brusquement à ses oreilles, le fit tressaillir et se redresser tout à coup attentif.

—Faites quelque chose pour moi, mon cher monsieur ?

Dufresne ne jeta qu'un rapide coup d'œil sur celui qui l'implorait, et tout aussitôt, sa physionomie revêtit en même temps une expression de profond étonnement et de contrariété.

Il venait de reconnaître la Panthère.

Le jeune escarpe, vêtu misérablement, se tenait devant lui, dans une attitude très humble, sa casquette à la main ; mais ses regards aigus, luisant sous ses paupières abaissées, semblaient ironiques et menaçants.

Dufresne réfléchit une seconde à peine, et devina l'imminence du péril.

Il tira de son porte-monnaie une pièce de cinquante centimes, et dans l'espoir précaire de tromper son ex-complice, il la lui glissa dans la main, en disant très bas et rapidement :

— Demain matin, chez moi, rue de l'Arbre-Sec !

Mais la Panthère, incrédule, ne bougea pas, il accentua seulement son sourire de félin et répliqua très vite :

—Pas la peine de me monter un bateau, c'est tout de suite, j'ai à te parler sérieusement.

—Impossible maintenant.

— Alors, je vas gueuler ! prends garde ! répondit l'escarpe en élevant un peu la voix.

Dufresne eut une contraction rapide des traits, un froncement de sourcils de mauvais augure, ses lèvres minces se plissèrent en un rictus méchant, mais que faire ? il était pris.

—C'est bien, dit-il, je te suis, passe devant.

—Merci bien, mon bon monsieur ! fit très haut la Panthère, en accentuant son ton trainard.

Et très lentement, il fit quelques pas, surveillant du regard le Fouinard qui s'empressait de régler sa consommation et de se lever, très attentif, lui aussi, et avec le secret dessein d'échapper par une fuite habile à son ex-complice.

Mais il se rendit compte très vite qu'il lui était impossible d'avoir recours à cet expédient.

La Panthère le surveillait étroitement, et se rapprochait déjà, prêt à le rattraper.

Alors il prit son parti crânement en apparence, se réservant de méditer tout à l'heure un de ces tours ingénieux et canailles dont il avait le secret.

—Ne restons pas sur les boulevards, dit-il d'une voix étouffée en abordant la Panthère.

—C'était mon intention, répliqua le misérable escarpe, j'aime pas les gens bien mis !

—En as-tu long à me dire ? demanda Dufresne, d'un ton très conciliant destiné à endormir la défiance de son compagnon.

—Assez comme ça.

—Est-ce pour mon affaire ?

—Oui et non.